

LE
BERCEAU DU PRINCE,

ou

LES DAMES DE BORDEAUX,

A PROPOS, VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. DÉSAUGIERS, GENTIL ET BRAZIER.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du
Vaudeville, le Vendredi 13 octobre 1820.

—————
PRIX : 1 FR. 50 C.
—————

*Donné à Séverus pas
des Dames de Séverus*



A PARIS,
CHEZ PONTHEU, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GAL. DE BOIS

1820.

PERSONNAGES.



DUFOURNEAU, traiteur M. SAINT-LÉGÉ.
THOMAS, charpentier. . . . M. GUILLEMIN.
BERNARD, contról. de la Halle. M. EDOUARD.
DE FLANAC, poète gascon. . . M. PHILIPPE.
CHARLES, lancier. M. JULIEN.
HENRI, canonnier de marine. . . M. ISAMBERT.
M^{me} THOMAS. M^{me} BODIN.
M^{me} BERNARD. M^{me} BRAS.
M^{me} DUFOURNEAU. M^{lle} VICTORINE.
HENRIETTE, fille de Bernard. M^{lle} CLARA.
CAROLINE, fille de Thomas. . . M^{lle} PAULINE GEOFFROY.
OUVIERS DU PORT.
HABITANS ET HABITANTES.

La scène se passe à Bordeaux, près du port.

A la gauche du public on voit la maison du traiteur ; à la droite deux maisons contiguës ; celle de Thomas et de Bernard. Le fond du théâtre représente le port ; on y voit des navires et quelques chaloupes.

LE
BERCEAU DU PRINCE,
OU
LES DAMES DE BORDEAUX.

SCENE PREMIÈRE.

THOMAS, BERNARD, OUVRIERS DU PROT.

(*Ils boivent.*)

THOMAS.

ENCORE UN coup, mes amis; c'est aujourd'hui que madame Thomas, madame Bernard et madame Dufourneau doivent nous apporter des nouvelles du berceau qu'elles sont allé présenter à notr' bonne duchesse: elle les aura reçues comme elle reçoit tout ce qui est français. A sa santé, mes enfans!

TOUS.

A la santé d' not' bonne duchesse!

THOMAS.

AIR : Ah! que je sens d'impatience.

Ah! que je sens d'impatience
De voir nos femmes de retour!
D'savoir c'qu'à Paris, en conscience,
Ell's ont fait pendant leur séjour!

Vont-elles nous en dire !
Outre qu'sans trop médire,
N'les faut pas tant déjà
Prier pour ça.

Allons, morbleu ! que l'on entonne !
Les meilleurs vins de nos coteaux !

Buvons par tonneaux
Jusqu'aux derniers brocs,
Sablons à grands flots
Les vieux, les nouveaux;
Vidons nos caveaux,
Oui, tous nos caveaux,
Mâcon, Volnay, Chablis, Meursaults !

(*Il parle*) Oui, mes amis, que tous les vins trouvent
aujourd'hui leur place là-dedans (*Il désigne son es-*
tomac.), mais surtout

Qu'on donne (Bis.)
La première au Bordeaux.

TOUS.

Qu'on donne (Bis.)
La première au Bordeaux.

SCENE II.

Les Précédens, DUFORNEAU.

(*Il sort de chez lui.*)

DUFORNEAU

Eh bien, monsieur Thomas, est-ce que vous n'allez
pas au-devant de nos femmes?

BERNARD.

A propos, il a raison.

TOUS.

Oui, oui, allons!

DUFOURNEAU.

J'y serais déjà sans l'occupation que me donne le dîner
que je prépare pour leur retour, et je vous répons qu'il
sera bon.

THOMAS, BERNARD, DUFOURNEAU.

AIR : A l'espoir mon cœur s'abandonne.

Allons } au-devant de nos femmes ;
Allez }
Les r'voir est un plaisir si doux !
Je connais le cœur de ces dames ;
Ça doit les presser autant q'nous.

CHOEUR.

Allons, etc.
Allez, etc.

THOMAS à Bernard.

Pour l'honneur de la confrérie,
Camarades, doublons le pas ;
Tâchons qu'une fois dans la vie
Elles ne nous attendent pas.

TOUS.

Allons, etc.
Allez, etc.

BERNARD.

On dit la route fort mauvaise ;
De frayeur j'ai le cœur glacé !
Pourvu que ma pauvre Thérèse,
Chemin faisant, n'ait pas versé !

TOUS.

Allons, etc.
Allez, etc.

DUFOURNEAU.

Moi qui suis aujourd'hui d'corvée
J'vas t'nir prêts four, broche et réchaud ;
De façon qu'à leur arrivée
Nos femmes trouvent tout bien chaud.

TOUS.

Allons, etc.
Allez, etc.

(Ils sortent.)

SCENE III.

HENRIETTE, ensuite CAROLINE.

HENRIETTE.

Ils sont partis! Ah! mon dieu, mon dieu! plus l'retour d' nos mères approche, plus j' suis inquiète, quand j' devrais être si contente.... Si j'avais du moins confié mon secret à quelqu'un, cela me soulagerait un peu.

CAROLINE *sortant de chez elle.*

Ils n'y sont plus! Allons, c'est décidé; il faut que je parle. V'là Henriette : si j'étais sûre de sa discrétion...

HENRIETTE.

Ah! c'est toi, Caroline: eh bien, nos mères reviennent aujourd'hui.

CAROLINE *soupirant.*

Oui!

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ce soupir-là ?

CAROLINE.

C'est le soupir d'un cœur bien gros, va!

HENRIETTE.

Ah mon dieu! est-ce que tu te reprocherais quelque chose?

CAROLINE.

Au contraire. Mais toi, tu n'as pas non plus l'air de te réjouir beaucoup de l'arrivée de ta mère.

HENRIETTE.

Ah dame! c'est qu' j'ai d'puis son départ un secret qui m' pèse....

CAROLINE *à part.*

Pas plus que l' mien.

AIR : BON dieu , bon dieu , com' à c'te fête.

Si quelque chose te chagrine ,
Ouvre ton cœur à Caroline.

HENRIETTE.

Non , je veux que le tien devine
La cause de mon embarras.

CAROLINE.

Je ne la devine pas.

HENRIETTE.

Quoi ! tu ne devines pas ?
Tu sais qu'avec toi cette année
Comm' rosier' je fus couronnée :
D'une dot on me fit cadeau ;
Eh bien ! pour not' joli berceau ,
Caroline , je l'ai donnée !

CAROLINE.

Moi , d'mon cœur ne suivant qu'la loi ,
D'ma dot j'ai fait le même emploi.

HENRIETTE.

Ah , quel bonheur ! embrasse-moi ,
Caroline , embrasse-moi ?

CAROLINE.

Henriette , embrasse-moi !

Je n'ai pu résister au désir d'être pour quelque chose
dans l'présent du berceau chéri , et j'ai donné mes six
cents francs.

HENRIETTE.

Qui pourrait nous en blâmer ?

CAROLINE.

Personne.

Air de Julie.

Puisque ce fut comme rosiers
Qu'chacune d' nous reçut cet or ,
L'usage que nous v'nons d'en faire
Nous en rend plus dignes encor.

HENRIETTE.

D'ailleurs au prince , objet d' not' espérance,
C'était un homm'ag- bien dû:
Cet or fut l'prix de la vertu;
Il d'evait r'tourner à l'innocence.

CAROLINE.

Ma bonne Henriette, que je t'embrasse encore!.. Mais dis-moi un peu, quand nos mères vont r'venir ne crains-tu pas qu'elles ne désapprouvent not' conduite? car enfin avoir disposé de notre dot saus leur permission. . . . c'est mal.

HENRIETTE.

Sans doute : mais que veux-tu ; c'est fait.

CAROLINE.

Et nos futurs , ils ne voudront p' t-être plus nous épouser quand nous n' aurons plus de dot.

HENRIETTE.

Oublies-tu qu'ils sont militaires ?

AIR : Le petit Garçon que voilà (de *Haine aux Femmes.*)

Va , n'crains pas que ce motif-là
Puisse jamais éteindre leur flamme,
Et c'trait , loin d'mériter leur blâme,
A leurs yeux nous enrichira.
Puis la duchesse , apprenant ça ,

CAROLINE.

Nous demand'ra,

HENRIETTE.

Nous accueill'ra,

CAROLINE.

Nous r'merciera,

HENRIETTE.

P't-ét' nous aim'ra.
Plus d'un Français voudrait qu'sa femme
Eût un' dot pareille à cell'-là.

ENSEMBLE.

Eût un' dot pareille à cell'-là.

(On entend parler dans la coulisse.)

(9)

CAROLINE.

Il m' semble que j'entends la voix de Charles.

HENRIETTE.

Et celle d'Henri !

SCENE IV.

HENRIETTE, CAROLINE, CHARLES, HENRI.

CHARLES. (*Il arrive en chantant.*)

Air : Celui qui dit que deux beaux yeux.

Avec l'objet que j'ai choisi
Je dois être heureux aujourd'hui,
Et sans peine chacun ici
L'devine ; (Bis.)
C'est qu'il a l'nom chéri
De Caroline.

HENRIETTE.

Et vous, Henri ?

HENRI.

Moi ?

Même air.

Le mariag' ne me fait pas peur ;
J'aurai toujours la même ardeur :
Je sais comment on gard' le cœur
Des dames ; (Bis.)
L'nom d'Henri port'bonheur
Auprès des femmes.

HENRIETTE.

Ces Messieurs paraissent d'une gâté! . . .

CHARLES.

Oh bien ! c'est ce qui vous trompe ; je suis d'une agitation ! d'une inquiétude !

CAROLINE.

Qu'avez-vous donc, Charles ?

CHARLES

Est-ce que cela se demande! à chaque instant je crois voir arriver la grande nouvelle.

HENRI.

Elle arrivera, sois tranquille.

CHARLES.

Tranquille! je ne le suis pas du tout: tel que vous me voyez je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

AIX : Un Magistrat irréprochable.

Averti que l'heure chérie
Devait bientôt combler nos vœux ardents,
L'esprit troublé, l'âme attendrie,
J'ai de la nuit compté tous les instans:
J'attendais, ivre d'espérance,
Ce canon, signal du bonheur,
Avec autant d'impatience
Que le canon qui mène au champ d'honneur.

CAROLINE.

Toujours la même tête!

CHARLES.

Et le même cœur!

HENRI.

Je partage tes désirs; mais je ne partage pas ton inquiétude.

HENRIETTE.

Ah! vous êtes toujours d'un si beau sang froid!

HENRI.

Je le crois bien! je suis sûr de mon fait; nous aurons un prince.

CHARLES.

Il parle avec une assurance!....

HENRI.

Comment en douterais-je lorsque sa mère elle-même n'en a pas douté un instant!

HENRIETTE.

C'est vrai ça !

HENRI.

Je vous le répète, nous aurons un prince.

Air du vaudeville de la petite Gouvernante.

Aux coups du plus cruel naufrage
Ayant survécu jusqu'ici,
Par sa résistance à l'orage
Son sexe déjà s'est trahi :
Frêle esquif que la Providence
A protégé contre le sort,
L'heureuse étoile de la France
Saura te conduire à bon port.

CHARLES.

Ce cher enfant comme on l'aimerait !

CAROLINE.

Je sais bien quel nom je lui donnerais , moi.

HENRIETTE.

Lequel ?

CAROLINE.

Charles.

HENRI.

Ah !

CAROLINE.

Et Henri.

HENRI.

A la bonne heure.

Air du vaudeville des Maris ont tort.

Ces deux noms sont d'un bon augure ;
S'il les a , suivant l'vœu d'mon cœur ,
Tous deux deviendront , j'en suis sûre ,
Le gage d'un double bonheur :
Portrait vivant d'son noble père ,
Portrait d'un autr'prince chéri ,
Il sera Charles pour sa mère ;
Pour la France il sera Henri !

HENRIETTE.

Je sais bien que moi je fais tous les jours la même prière...

CAROLINE.

Voilà ce que nous disons tous les matins.

Aria : Ma Fanchette est charmante :

Ciel, aux vœux de la France
À son prince chéri
Accorde la naissance
D'un nouveau fils d'Henri !

HENRIETTE.

A la juste prière
De la plus tendre mère,
A sa vive douleur
Tu dois cette faveur.

TOUS LES QUATRE.

Ciel, au vœu de la France, etc.
(On entend du bruit chez Dufourneau.)

HENRIETTE.

Qui donc peut disputer comme ça aujourd'hui ?

CHARLES.

Faut-il le demander ! c'est notre poète de Pezenas qui est en querelle avec son hôte.

HENRIETTE.

Ils viennent ; rentrons.

HENRI.

Et nous nous allons sur le port attendre l'arrivée de vos mères.

(*Ils sortent : Henriette et Caroline rentrent chez elles.*)

SCENE V.

DE FLANAC, DUFOURNEAU.

DE FLANAC.

Eh sandis, mosu Dufourneau, prenez patience ; respectez le moment de l'inspiration.

Ciel dont la justice suprême.....

DUFOURNEAU.

Quand je suis monté je ne respecte rien.

DE FLANAC.

Je le suis aussi monté, moi, sur mon Pégase ! gare les ruades !

Ciel dont la justice.....

DUFOURNEAU.

Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez payé les trois mois de nourriture que vous me devez.

DE FLANAC.

Je vous ai dit mille fois pour une que j'attendais des fonds de Pezenas, ma patrie, et que je vous paierais au premier jour.

DUFOURNEAU.

Voilà trois mois que vous m'en dites autant, et nous avons eu quatre-vingt-dix premiers jours depuis ce temps-là.

DE FLANAC.

Ah ça ! voulez-vous laisser mon génie en paix, et ne pas refroidir par des demandes intempestives la verve qui bouillonne dans mon cerveau ! (*A part.*) Où en étais-je resté ? Au ciel, je crois.

(Il chante en portant les yeux au ciel.)

Air du vaudeville du petit Courrier.

« Combien vous dois-je...

DUFOURNEAU.

Cent écus.

DE FLANAC.

Ce n'est pas à vous que je parle.

« Justes dieux, qui de notre Charle

» Allez nous rendre les vertus ?

» La dette que bientôt la France

» De vous payer se fait la loi ;

» Je vous la paie ici d'avance.

(14)

DUFOURNEAU.

Les dieux sont plus heureux que moi.

DE FLANAC.

Ecrivons vite.

DUFOURNEAU.

Bénissez mes fourneaux qui me réclament; mais, pour la dernière fois, de l'argent aujourd'hui! sans cela, morbleu!...

DE FLANAC.

Oh! monsieur Dufourneau.....

DUFOURNEAU.

Non, Monsieur! non, Monsieur!

Air de Préville et Taconnet.

Je ne veux plus de vous pour locataire
Si dès ce soir vous ne me soldez pas ;
Et le dîner qu'aujourd'hui l'on va faire
Sera chez moi votre dernier repas.

DE FLANAC.

Soit, j'y consens.... Ce repas délectable
Devant se faire en l'honneur des Bourbons,
Ivre et joyeux je sortirai de table
En chantant au dernier les bons.

DU FOURNEAU à part.

Si mon dîner te paraît délectable,
Tu peux dire au dernier les bons.

(Il rentre chez lui.)

SCENE VI.

DE FLANAC seul.

Il se fâche sérieusement; prenons - y garde, (*Il remet ses tablettes dans sa poche.*) et mettons un instant Apollon de côté pour nous occuper de nos petites affaires... Allons, de Flanac, si tu n'as pas de ceci (*frappant son gousset*), tu as de cela (*se frappant le front*); et la circonstance est trop heureuse pour qu'il ne rejaillisse pas sur toi un rayon de bonheur qui luit pour tout le monde.

SCENE VII.

DE FLANAC, BERNARD.

BERNARD.

Quatre diligences arrivées, et elles n'y sont pas!

DE FLANAC.

Peste soit de l'importun! je tenais mon affaire, et crac, elle m'échappe!

BERNARD.

C'est pourtant bien aujourd'hui.

DE FLANAC.

Ah! c'est monsieur Bernard!

BERNARD.

Lui-même, et qui a beaucoup d'humeur!

DE FLANAC.

De l'humeur au moment d'embrasser une épouse adorée, qui compte loin de vous tous les instans!

BERNARD.

Elle compte les instans, et elle n'arrive pas!

DE FLANAC.

Écoutez donc; le château des Tuileries est plus loin de Bordeaux que le château Trompette.

BERNARD.

Je crains toujours quelque accident.

DE FLANAC.

Pour vous ou pour elle?

BERNARD.

Pour elle! quel danger voulez-vous que je coure moi? Mais on dit ce Paris si grand...

DE FLANAC.

Il est vrai qu'on en a vu plus d'une s'y perdre.

BERNARD.

Allez-vous encore me noircir l'imagination davantage vous, comme si je n'avais pas assez de mon maudit pressentiment!

DE FLANAC.

Eh donc ! quel pressentiment peut vous affecter quand nous sommes à la veille de sabler le Médoc à la naissance du plus joli petit prince ?

BERNARD.

Oui, croyez ça et...

DE FLANAC.

Je le crois si bien que je parierais.....

BERNARD.

Bah ! bah ! bah !

DE FLANAC *à part.*

Oh ! l'excellente idée !

BERNARD.

Tenez, mon cher de Flanac, vous connaissez mes opinions.

DE FLANAC.

Je sais que vous n'en avez jamais eu...

BERNARD.

Comment ! comment !

DE FLANAC.

Que de bonnes, que d'excellentes.

BERNARD.

A la bonne heure ; mais, tenez, voulez-vous que je vous dise ; nous n'avons pas de bonheur, et par conséquent nous n'aurons pas un prince.

DE FLANAC.

Chacun a sa manière de voir ; vous voyez en noir, et moi je vois en blanc.

AIR : Du partage de la richesse.

Notre duchesse auguste et chère
L'an passé nous a fait le don
D'une fille qui de sa mère
Sera l'heureuse image ; et donc !
Cette rose qui vient d'éclorre
A l'espoir doit donner l'éveil ;
Car il est prouvé que l'aurore
Précède toujours le soleil.

BERNARD.

Eh mon dieu ! c'est tout ce que je désire ! mais ,
comme je vous l'ai dit , nous ne sommes pas assez heu-
reux pour cela , et je parierais ma tête...

DE FLANAC à part.

Bon ! nous y voilà ! (*Haut.*) Votre tête, dites-vous ?

BERNARD.

Oui , Monsieur , ma propre tête !

DE FLANAC.

Parions mieux que cela. (*A part.*) Que diable , mon
aubergiste ferait-il de sa tête ? (*Haut.*) Parions cent écus.

BERNARD.

Tout ce que vous voudrez. (*Se frappant le front.*) Je
suis frappé.

DE FLANAC.

Eh donc ! cent écus est la somme convenue.

BERNARD.

Oui sans doute ; touchez là.

DE FLANAC.

C'est tout ce que je demande.

BERNARD.

Non , je dis ; touchez là. (*Lui présentant la main.*)

DE FLANAC.

AIR du pas des trois Cousines.

Cent écus ! oh là bonne affaire
Si mes vœux ne sont pas déçus !
Mais s'ils le sont , eh donc qu'y faire ?
Ce n'est qu'un créancier de plus.

BERNARD

Cent écus ; la perte est légère
S'il nous vient un Bourbon de plus :
Mais par malheur j'en désespère ;
Tenez-moi prêts vos cent écus.
Dans cette grande circonstance,
Ah ! puissé-je être le perdant !

DE FLANAC.

Ah ! pour le bonheur de la France
Que n'ai-je déjà votre argent !

ENS. { Cent écus, oh ! la bonne affaire ! etc.
Cent écus ; la perte est légère , etc.

(Bernard sort.)

SCENE VIII.

DE FLANAC seul.

AH ! voilà enfin mon aubergiste payé ! car le petit duc est infailible : cependant les cent écus une fois donnés, que me restera-t-il ? Rien, et ce n'est pas assez... Je sais bien qu'on s'enrichit à payer ses dettes, et c'est peut-être pour cela que je n'ai jamais le sou..... Si je pouvais.....
(On entend Thomas dans la coulisse.)

AIR : Ah ! lon lan la.

Eh bon ! bon ! bon !
Moi je parie,
Eh bon ! bon ! bon !
Pour un garçon.

DE FLANAC.

C'est monseu Thomas ; il parie pour un garçon ! Délicieux ! j'ai parié avec monsu Bernard pour un prince ; parions avec celui-ci pour une princesse, et je serai bien

malheureux si je ne gagne pas d'un côté ou de l'autre. Le voici..... changeons de rôle. (*Il prend l'air triste et rêveur.*)

SCENE IX.

THOMAS, DE FLANAC.

THOMAS.

Même air :

A not' princesse chérie ,
Dont l' cœur est si grand , si bon ,
Aux prières d'la patrie
Le ciel doit ce juste don !
Eh bon ! bon ! bon !
Oui , je parie ,
Eh bon , bon , bon !
Pour un garçon.

DE FLANAC.

Ah mon dieu ! mon dieu ! mon dieu ! Vous pariez pour un garçon ?

THOMAS.

Oui, certainement.

DE FLANAC *d'un ton piteux.*

Flatteuse illusion , chimérique espérance , mon pauvre monsieur Thomas ! depuis quelque temps nous n'avons pas de bonheur.

THOMAS.

Soit ; mais notre bonne Duchesse a ben mérité d'être heureuse, et elle le sera.

DE FLANAC.

Vous me connaissez ; ce n'est pas moi qui m'y opposerai ; mais voulez-vous savoir le fin mot ?

THOMAS.

Eh bien ! qu'est-ce ?

DE FLANAC.

C'est qu'il est prouvé par les gens de l'art et par les symptômes qui dirigent leurs conjectures que l'événement aura lieu aujourd'hui.

THOMAS.

Plût au ciel !

DE FLANAC.

Plût au ciel ! plût au ciel ! songez donc que c'est aujourd'hui vendredi !

THOMAS.

Eh bien ?

DE FLANAC.

Jour de malheur.

THOMAS.

Ha ! ha ! ha ! vous v'là dans les bonnes femmes !

DE FLANAC.

Je ne suis ni dans les bonnes femmes ni dans les bons hommes, entendez-vous, M. Thomas ! Je ne pense et ne parle que d'après l'expérience.

Air de Julie.

Du vendredi la maligne influence
Est évidente à tous les yeux ;
Un phénomène aurait seul la puissance
D'en empêcher l'effet pernicieux.

THOMAS.

L' fils de Berry sera ce phénomène ,
Et morbleu ! s'il naît ce jour-là
A l'avenir le vendredi sera
L' plus heureux jour de la semaine.

DE FLANAC.

Je vous le répète, mon ami ; le jour fatal fera son effet, et nous n'aurons pas un prince.

THOMAS.

Nous l'aurons !

DE FLANAC.

Nous ne l'aurons pas ! et vous-même, qui paraissez si sûr de votre fait, vous ne voudriez pas tenir le pari que je vous faisais tout à l'heure.

THOMAS.

Moi ? je parie double contre simple.

DE FLANAC.

Oui ! (*A part.*) cela me va. (*Haut.*) Eh donc ! six cents francs contre trois.

(21)

THOMAS.

Contre trois ?

DE FLANAC.

Tope !

THOMAS.

C'est dit.

DE FLANAC.

AIR : Que d'établissements nouveaux.

C'est bien à regret , entre nous ,
Que je gagnerais la gageure ,
Car je suis Français comme vous.

THOMAS.

Vous la perdrez , je vous le jure ;
Préparez-moi mon argent.

DE FLANAC :

Non ;
J'irai chercher le mien moi-même
Au douzième coup de canon.

THOMAS :

Je serai chez vous au treizième.

(Il sort.)

SCENE X.

DE FLANAC *seul.*

Ah ! bravo , de Flanac ! voilà tes affaires en bon train !
les deux voisins sont enferrés , et la fortune t'a servi sur les
deux toits , premier bienfait de la naissance de... je ne
sais qui encore.

AIR : Fille , à qui l'on dit un secret.

Fille ou garçon , qui que tu sois ,
Cher enfant , reçois mon hommage !
Tu vas payer ce que je dois ;
Pour l'avenir quel doux présage !
Digne de ses nobles aïeux ,
Oh ! quand il aura reçu l'être ,
Combien il va faire d'heureux ,
Puisqu'il en fait ayant de naître !

SCENE XI.

DE FLANAC, DUFOURNEAU.

DUFOURNEAU.

Allons, allons, mes fourneaux s'allument, ma broche tourne, mes pigeons se plument, mes œufs se cassent, mes anguilles s'écorchent, mes lapins se tuent; nos voyageuses peuvent arriver quand elles voudront.

DE FLANAC.

Eh donc, monsieur Dufourneau! nous aurons un dîner succulent, comme vous les faites.

DUFOURNEAU.

Et impayable, comme il vous les faut.

DE FLANAC.

Toujours facétieux, monsieur Dufourneau!

DUFOURNEAU.

Eh bien! avez-vous pensé...

DE FLANAC.

Oui, j'ai pensé... Ma chanson est presque finie.

DUFOURNEAU.

Ce n'est pas de chansons qu'il s'agit, monsieur! je vous demande si le courrier de Pezenas vous a apporté des fonds.

DE FLANAC.

Ils ne peuvent plus me manquer, mon cher monsieur Dufourneau, de quelque manière que les choses tournent.

DUFOURNEAU.

Ah! l'on ne me berce plus avec de belles paroles! moins de promesses, et plus d'argent, ou morbleu!...

DE FLANAC *tui fermant la bouche avec la main.*

Chut!

DUFORNEAU.

Il n'y a pas de chut !

DE FLANAC

Voulez-vous vous taire !

DUFORNEAU.

Je ne me tairai pas ! et si vous me poussez à bout....

DE FLANAC.

Taisez-vous donc !... Est-ce que vous n'entendez pas ?

DUFORNEAU.

J'entends, j'entends, j'entends être payé !

DE FLANAC.

Il s'agit bien.... Etes-vous Français ?

DUFORNEAU.

Je suis aubergiste, et je veux....

DE FLANAC *imitant le bruit du canon.*

Prétez l'oreille.... Pon !

DUFORNEAU.

Eh bien ?

DE FLANAC.

Le cœur ne vous dit-il rien ? Pon ! Ecoutez Pon !

DUFORNEAU.

Pon ! Pon !... Je n'entends rien.

DE FLANAC *tui parlant dans l'oreille.*

Comment ! vous n'entendez pas ! Pon ! c'est pourtant assez près.

DUFORNEAU.

En effet je crois entendre...

Air : Quand j'étais garde-marine.

Quoi ! serait-ce la nouvelle
De l'heureux événement !

(24)

DE FLANAC,

Eh oui, sans doute, c'est elle!
Prêtez l'oreille un moment.

DUFOURNEAU.

L'explosion n'est pas forte.

DE FLANAC.

Parce que le vent l'emporte.

DUFOURNEAU.

Pour payer les cent écus
Dont vous m'êtes redevable,
Si le fait est véritable,
Je vous donne un mois de plus.
Écoutez.

DE FLANAC à part.

Décampons.

DUFOURNEAU à part, et le retenant.

Quoi! serait-ce un stratagème?
(Haut.) J' n'entends rien.

DE FLANAC à part.

Je crois bien!
Car je n'entends rien moi-même.

ENSEMBLE.

DUFOURNEAU.

De moi l'on n' se moque pas,
Et je vous le dis tout bas;
Vous ne m'échapperez pas,
Et je m'attache à vos pas.

DE FLANAC à part.

Comment sortir d'embarras?

(Haut.)

Je vois vos dames là-bas;

Or, mon cher, n'espérez pas

Retenir ici mes pas. (Il sort.)

(Dufourneau poursuit de Flanac.)

SCENE XII.

DUFOURNEAU, UN OUVRIER DU PORT accou-
rant.

L'OUVRIER.

Les voilà! les voilà!

DUFOURNEAU.

Qui? nos femmes?

L'OUVRIER.

Elles ont mis plus d'une heure à venir de la diligence
ici : tout l' monde les arrête, les entoure, les interroge.
(*A la cantonade.*) Eh! arrivez donc, Mesdames! ar-
rivez donc !

DUFOURNEAU *courant à sa femme.*

Ma chère femme !

SCENE XIII.

Les Précédens, M. et M^{me} THOMAS, M. et M^{me}
BERNARD, M^{me} DUFOURNEAU, CHOEUR
D'HOMMES ET DE FEMMES.

M^{mes} THOMAS, BERNARD et DUFOURNEAU.

AIR : Verse encor, encor.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi, c'est moi,
C'est moi qui doi,

Ma chère,

Parler la première !

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi, c'est moi !

Laisse, laisse-moi faire ;

J' cont'rai ça mieux qu' toi.

M^{me} DUFOURNEAU.

D'abord c'est l' lundi

Qu' j'ons descendu d' voiture.

M^{me} THOMAS.

Non, c'était l' mardi

A dix heur's.

M^{me} BERNARD.

A midi.

M^{me} DUFOURNEAU.

J' te dis qu' c'est l' lundi ;
P't-être ben qu' j'en suis sûre !

THOMAS.

Ell's parl'ront si bien
Que nous n'entendrons rien.

TOUTES.

Non, c'est moi , c'est moi , etc.

THOMAS.

Allons , voyons ; contez-nous çà l'une ou l'autre.

M^{me} THOMAS.

N'importe le jour ou l'heure : nous v'là donc à Paris ; nous descendons aux grandes Messageries : tout le monde nous regarde comme trois pièces curieuses.

M^{me} DUFOURNEAU.

Ils sont drôles ces Parisiens ! tout les étonne.

M^{me} BERNARD.

C'était notre accoutrement qui les interloquait.

M^{me} DUFOURNEAU.

Il y en avait un surtout qui regardait nos poches... ah!

M^{me} THOMAS.

Tout à coup j' nous entendons appeler : je regardons par derrière ; c'était un monsieur qui venait au-devant de nous.

M^{me} BERNARD.

V'là qu'on amène une voiture ; v'là qu'il nous met d'dans, et qu'il nous fait rouler au château des Tuileries : ah ! la jolie maison!

M^{me} DUFOURNEAU.

Entre cour et jardin.

M^{me} THOMAS.

V'là qu'un autre beau monsieur, en habit noir, avec une chaîne au cou, vient nous prendre, et nous fait entrer dans un beau salon qu'était l'antichambre.

M^{me} BERNARD.

C'était si reluisant que M^{me} Dufourneau glisse jusqu'à terre.

M^{me} DUFOURNEAU.

Maladroite !

M^{me} THOMAS.

Prends garde de tomber, que je lui dis en la relevant.

M^{me} DUFOURNEAU.

Dame ! c'était de saisissement.

M^{me} BERNARD.

Nous entrons chez not' bonne duchesse, qui nous reçoit comme des gens de connaissance.

M^{me} THOMAS.

Tout à coup madame Bernard et moi nous nous regardons , et nous nous mettons à pleurer.

M. THOMAS.

Comment !

M^{me} THOMAS.

Oui : il y avait là un portrait ; est-ce que nous ne nous figurons pas que c'est lui !

AIR : Ça n' devait pas finir com' ça .

Ça f'sait mal de voir ce portrait,
On aurait dit qu'il nous parlait. (*bis.*)

M^{me} BERNARD.

C'est qu'il avait l'air de sourire.

M^{me} DUFOURNEAU

De nous r'garder et de nous dire :
« Dans votre cœur vous me portez.

M^{me} THOMAS.

» J' suis sûr que vous me regrettez.

M^{me} DUFOURNEAU.

» Mais bientôt..

M^{me} BERNARD.

» Oui , bientôt...

M^{me} THOMAS.

» Oui , bientôt p't-être ,
» Vous m' verrez renaître. »

TOUTES TROIS.

Ça f'sait mal de voir ce portrait ;
On aurait dit qu'il nous parlait. (*bis.*)

THOMAS *s'essuyant les yeux.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas que je pleure aussi !

M^{me} BERNARD.

Alors je lui avons dit en sanglottant que j'étais enchantée de lui offrir le berceau où nous devions nous reposer toutes nos espérances.

M^{me} DUFOURNEAU.

V'là qu'elle l'examine , et qu'elle nous dit qu'elle le trouve charmant.

M^{me} THOMAS.

Vous êtes ben bonne , que je lui réponds ; j' voudrions qu'il fût de diamant pour être plus dig ne de vous être présenté.

M^{me} BERNARD.

Elle nous dit ensuite qu'elle aime beaucoup tous les habitans de Bordeaux.

M^{me} DUFOURNEAU.

Et puis elle nous donne ses mains à baiser.

M^{me} BERNARD.

Ma foi j' n'y tenions plus ; j'étais comme trois folles : v'là que j' baisions sa robe , son voile...

M^{me} THOMAS.

Enfin je ne pouvions pas nous en séparer.

M^{me} DUFOURNEAU.

Et je crois que si nous n'avions pas eu peur de la gêner , nous y serions encore.

M. BERNARD.

Ah ça , femme ! est-il vrai que vous avez vu les princes ?

M^{me} BERNARD.

J' crois ben ! j'avons vu d'abord not' héroïne.

HENRI

Ah oui ! cette princesse qui n'est fière que dans le malheur.

M^{me} DUFOURNEAU.

Et puis son mari qu'est si bon !

M^{me} THOMAS.

Enfin toute la famille.

DUFOURNEAU.

Est-il vrai que vous avez été aussi reçues chez le Roi ?

M^{me} DUFOURNEAU.

Et en grande çarimonie, à bras ouverts !

M^{me} THOMAS.

Comme par un père.

M^{me} BERNARD.

C' n'est pas l'embarras, ça vous fait un fier effet !

AIR : Pour obtenir celle qu'on aime.

Quand j' nous sommes trouvées en présence
J'ons eu d'abord un petit brin peur ;
Mais son air d' bonté, d' indulgence
Nous eut bientôt rassuré l' cœur :
Malgré l' accent de not, province
Il a vu cet excellent prince
Que notre patois bordelais
Était, jarni ! du bon français !

CHARLES.

Comment ! il l'a entendu !

M^{me} BERNARD.

Oh ! l'entendi et lou parli, qu'il nous a dit.

M. DUFOURNEAU.

Il paraît que c'est un homme instruit.

M^{me} BERNARD.

Il nous a dit qu'il était bien aise de nous voir.

M^{me} THOMAS.

Ben mieux qu'ça ; nous l'avons fait rire.

M. BERNARD.

Vous avez fait rire le Roi !

M^{me} DU FOURNEAU.

Pourquoi pas !

Air : Eh, ma mère ! est-c' que j' sais ça ?

D'esprit on sait qu'il pétille ;
On sait qu'il a l'cœur français ,
Et qu'il est de la famille
De notre bon Béarnais :
A la gaité qui l'inspire
Nous d'vons trouver des appas ;
Lorsque le prince aime à rire
Les sujets ne pleurent pas.

M^{me} BERNARD.

Enfin croiriez-vous que la bonn' duchesse nous a fait un cadeau !

TOUS.

Un cadeau !

M^{me} BERNARD.

Oui, d'une belle médaille en or.

Air.

Quand je nous remîmes en route
D'une médaille ell' nous fit présent.

HENRIETTE.

Pourrait-on la voir ?

M^{me} BERNARD

Oui, sans doute ;
Mais je n' la quitt' pas d'un instant :
Avec autant d' bonté que d' grâce ,
Carolin' l'a mis' sur not' cœur ;
Et je répondons, en honneur,
Qu'ell' ne chang'ra jamais de place.

CAROLINE

C'est ben naturel ; mais . . .

AIR de Marcellin.

Pardonnez ma curiosité,
Ma mère ; j' suis impatiente
D' savoir ce que d' chaque côté
Cette médaille représente.

M^{me} THOMAS.

De c' côté-ci l'on voit Henri,
Qui d' tous les cœurs français dispose.

CAROLINE.

Et de l'autre ?

M^{me} THOMAS.

De l'aut' c'est Berri :
Vous voyez ben qu' c'est la mém' chose.

TOUS.

C'est la mém' chose. (*bis.*)

DUFOURNEAU.

Il faut convenir que vous avez fait là un joli voyage!

M^{me} THOMAS.

Il s'rait ben plus joli encore si j'avions pu vous rap-
porter la grande nouvelle ; mais ça n' peut pas tarder.

(*On entend le canon.*)

CHŒUR.

AIR du mariage de Buffon

Quel bruit se fait entendre ?
Mes amis , c'est le canon !
Viendrait-il nous apprendre
La naissance d'un Bourbon ?

HENRI:

A ce bruit, qui me rappelle
Mon dernier combat,
Mon ardeur se renouvelle,
D' plaisir mon cœur bat!

CHARLES:

En temps de paix ou de guerre,
Quand le canon retentit
Son bruit sait toujours plaire
Sous cet habit.

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir d'entendre
Gronder ainsi le canon !
Puisse-t-il nous apprendre
La naissance d'un Bourbon !

(Tout le monde sort, excepté Dufourneau et de Flanac.)

SCENE XIV.

DUFOURNEAU , DE FLANAC

DE FLANAC.

Monsieur Dufourneau , ne m'avez-vous pas dit que
si nous avions un prince nous étions quittes ?

DUFOURNEAU.

Je n'ai pas dit cela ; j'ai dit que je vous donnerais un
répît d'un mois.

DE FLANAC.

Eh donc j'ai le répît ! car nous avons un garçon.

DUFOURNEAU.

Air de Mariane.

Si le ciel, daignant nous entendre ,
Nous donne le fils d'un héros ,
Sitôt qu'il pourra nous comprendre
Il faut l'envoyer à Bordeaux.

DE FLANAC.

Une fois là
On lui dira
Qu'avec ivresse
On l'aimera sans cesse.

DUFOURNEAU.

Qu'on l' servira,
Le bénira ,
Qu' not' cœur , not' bras toujours le défendra.

DE FLANAC.

Et malgré le renom qu'on donne
A votre immortelle cité,
Il trouvera la vérité
Au bord de la Garonne.

SCENE XV.

Les Précédens, CHARLES, HENRI, THOMAS,
BERNARD, M^{me} THOMAS, M^{me} BERNARD,
M^{me} DUFOURNEAU, HENRIETTE, CARO-
LINE, OUVRIERS, HABITANS et CHŒURS.

Air de Joconde.

Heureux jour !
Tu viens combler notre ivresse !
Qu'à son tour
L'plaisir remplace la tristesse.
Vive, vive la princesse
Qui rend l'honneur aux Français !...
Ses bienfaits
Ne s'épuisent jamais.

CHARLES.

Oui, mes amis, nous avons un duc de Bordeaux!

HENRI.

Le canon nous l'annonce.

TOUS.

Vive le duc de Bordeaux!

M^{me} DUFOURNEAU.

Dire que nous aurions pu être témoins de ce bonheur-
là si madame Thomas avait voulu rester quelques jours
de plus à Paris!

M^{me} THOMAS.

Moi! c'est bien madame Bernard qui a voulu partir.

M^{me} BERNARD.

Moi ! c'est bien vous qui avez eu peur qu' ça n' tourne pas aussi bien que nous le désirions !

M^{me} DUFOURNEAU.

C'est vrai qu' ça m'aurait fait tant de peine ! ..

M^{me} THOMAS.

Et à moi donc !

M^{me} BERNARD.

Et à moi !

THOMAS.

En ce cas-là n' vous disputez donc pas, et réjouissez-vous avec nous.

TOUS.

Il a raison !

LE CHOEUR reprend.

Heureux jour , etc.

CHARLES.

Nous venons de voir le courrier qui traversait la ville.

HENRI.

Tout le monde l'entourait, le pressait, l'accablait, le questionnait, et il nous a dit que le petit duc était venu au monde comme une bombe.

DE FLANAC.

Je le crois bien ! un petit-fils de Henri IV ne pouvait pas venir autrement.

CHARLES.

Messieurs, nous a dit le courrier, la veille au soir on ne s'attendait à rien, et voilà que le lendemain à cinq heures du matin...

AIR : Sortez à l'instant.

Le salpêtre qui s'élance
Annonce au peuple enivré
Que la princesse à la France
Donne un nouveau désiré !

HENRI.

Enchanté d'un si doux bruit,
De son lit chacun s'enfuit ;
Car on sait que le plaisir
Ne permet pas de dormir.

CHARLES.

Les quais, les marchés, la halle,
Tout se remplit à la fois.

HENRI.

Et partout la fleur royale
Vient fêter le fils des rois.

CHARLES.

Soudain, quel tableau nouveau !
La foule accourt au château ;
Affamé de voir Henri,
Chacun n'a qu'un vœu, qu'un cri.

HENRI.

On voit entrer, pleins d'ivresse,
Le noble et le paysan,

CHARLES.

La marchande, la comtesse,
Et le riche et l'artisan :

HENRI.

On ouvre à ces braves gens
Les portes à deux battans ;
Car ce jour-là chez le roi
On entrait comme chez soi.

CHARLES.

Ici c'est un militaire
Qu'on voit, d'un air triomphant,
Imposer sa main guerrière
Au front du royal enfant.

HENRI.

Là ce sont des vétérans
Qui, près de sortir des rangs,
Font entendre ces accens :
» Colonel, encor six ans !

CHARLES.

En l'honneur de Caroline,
Idole d'un peuple entier,

Dans Paris on illumine
Au grenier comme au premier.

HENRI.

Les cœurs donnent le signal ;
L'élan devient général ;
On ne fait que s'embrasser,
Chanter, pleurer et danser.

CHARLES.

Bref, le courrier qu'on envoie
Disait, le verre à la main,
Que si l'on mourait de joie
Il serait mort en chemin.

TOUS.

Bref, le courrier, etc.

M^{me} THOMAS.

Ah ça ! mes enfans, nous n'avons pas oublié notre promesse.

M^{me} BERNARD.

C'est juste. Henriette, nous allons porter ta dot chez le notaire; va la chercher.

HENRIETTE *avec embarras.*

Ma dot ?

M^{me} THOMAS.

Sans doute. Et toi, Caroline, va aussi chercher la tienne; il faut que dans une heure nous soyons tous contents. Allons, va donc !

CAROLINE.

Ma dot ?

M^{me} THOMAS.

Eh oui, ta dot !

CHARLES ET HENRI *les regardant.*

Eh bien ! qu'ont-elles donc ?

HENRIETTE.

Ma mère, je vais tout vous avouer... Parle, Caroline.

CAROLINE.

Ma bonne mère, ne nous grondez pas... nous avons cédé au désir de contribuer à l'hommage du berceau.

M^{me} BERNARD ET M. THOMAS.

Sans ma permission !

HENRIETTE.

Vous nous avez si bien appris à aimer nos princes !

HENRI ET CHARLES.

Ah, ma chère { Henriette !
 { Caroline !

HENRI.

Tu m'as deviné.

CHARLES.

Tu n'en es que plus riche à mes yeux.

HENRI.

Air du vaudeville d'*Une Heure de Folie*.

Comment les blâmer à présent
D'avoir, dans leur amour extrême,
Contribué pour un présent
Que vous avez porté vous-même ?

CHARLES.

Si c'est une faute, entre nous,
C'est une faute de famille ;
Car ici chacune de vous
Était complice de sa fille.

M^{me} THOMAS ET M^{me} BERNARD.

Ils ont raison.

DE FLANAC.

Monsieur Bernard, vous voudrez bien payer à M. Thomas les cent écus que vous me devez.

BERNARD.

Plaît-il ?

DE FLANAC.

Eh donc ! pour la gageure.

BERNARD.

Ah ! c'est juste, et avec plaisir.

DE FLANAC.

Quant à vous, M. Dufourneau, nous sommes toujours
au point où nous en étions quand....

DUFOURNEAU.

Ne parlons plus de cela ; on ne paie aujourd'hui d'au-
tres dettes que celles du cœur.

DE FLANAC.

Comme nos sentimens se confondent !.... c'est mot
pour mot ce que j'allais vous dire.

THOMAS.

C'est cela, mes enfans ! et ne songeons qu'à célébrer
le jour miraculeux qui vient de briller pour la France

VAUDEVILLE.

Air de la Sabotière.

THOMAS.

Bon ! bon !
Fête complete !
Bon ! bon !
C'est un garçon !
Bon ! bon !
La chansonnette !
Zon ! zon !
Le rigodon !

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

HENRI.

Comment dans un jour aussi beau
Ne crierait-on pas au prodige !
L'arbre tombe.... on craint pour sa tige
Qui la sauve ? Un petit rameau.

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

HENRIETTE.

De Berry tu nous rends l'portrait,
Princesse orgueil de l'Italie,
Tu donn'sun prince à not' patrie ;
Un' Français' n'aurait pas mieux fait.

(39)

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

CHARLES.

Au nom de ce Bourbon nouveau ,
Qu'aujourd'hui tout' la France s'accorde ,
Et que le flambeau d'la discorde
s'éteigne au pied de sou berceau.

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

CAROLINE.

Voyez donc comm' c'est singulier !
Dir' qu'un poupon que chacun fête
N' peut pas remplir sa barc'lonette,
Et remplit déjà l' monde entier!

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

THOMAS.

Le ciel nous comble d' ses faveurs
Expès au temps de la vendange,
Pour qu'la naissance de c'petit ange,
Enivr' nos têtes comm' nos cœurs.

CHOEUR.

Bon ! bon , etc.

DUFOURNEAU *aux jeunes gens.*

En vous mariant n'oubliez-pas ,
Comm' bon Français d'vous faire connaître ;
Puisqu'un p'tit général vient d'naitre ,
Il lui faut des petits soldats.

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

BERNARD.

Paris, quel bonheur est la tien !
Désormais , dans ton gai délire,
Avec orgueil tu pourras dire :
Un fils de France est Parisien.

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

(40)

DEFLANAC.

Petit duc, cher à notre amour,
Ta santé n'est pas délicate.....
Eh donc ! chacun de nous se flatte
De te voir duc et père un jour.

CHOEUR.

Bon ! bon ! etc.

Mad. THOMAS.

Si l'auteur de cet à-propos
Ne mérite pas vot' suffrage...

Mad. BERNARD.

Ne critiquez pas son ouvrage,

Mad. DUFOURNEAU.

Et dit' malgré tous ses défauts :

LES TROIS ENSEMBLE.

Bon ! bon !
Pas de poète,
Bon ! bon !
Qui ne soit bon
Bon ! bon !
Quand sa musette,
Bon ! bon !
Chante un Bourbon !

1845 65

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT.